

Régis Labourdette

L'OURCQ FATAL

PREMIÈRE ÉPOQUE : LA CYCLISTE DE PANTIN

PREMIER MOUVEMENT : LA VIEILLE DAME

Tout en haut du grand escalier, sous le regard des angelots qui volètent, se pâment dans la dorure, entraînent tous les passants dans la farandole du bonheur, jouent comme de vrais enfants, dans l'espace apaisant du porche, dans l'ombre cotonneuse, dans l'intimité d'une rencontre un peu compassée, fallait-il accepter cette invitation de la vieille dame ? Fallait-il lui emboîter le pas, entrer dans ce salon nécessairement suranné ? Puis une tasse de thé, car la fraîcheur extérieure l'appelle, car les cuillères qui font tinter la porcelaine vont bien accompagner les paroles, vont créer un rythme délicat, on va échanger, on va se répondre, sourire, penser à un rayon de soleil qui traverse les années. Il y a cette ambiance, il y a ces souvenirs, ce sont aussi des images dont on reconstitue les combinaisons fragiles, on y repense longtemps après, on s'y raccroche. Les noyés de l'Ourcq, enquête en cours, sur un thème accablant, et peut-être la curieuse absence de tombe d'une parente de la vieille dame s'expliquait-elle par une telle disparition dans les eaux suivie d'une absence d'identification de la dépouille : comment recueillir un indice probant à ce sujet et rendre à la vieille dame la vérité de son histoire ?

L'aimable vieille dame avait une explication qu'elle énonçait avec une sorte de ferveur, elle m'en avait presque convaincu : les noyés de l'Ourcq avaient succombé à un insidieux maléfice, comme si les Grands Moulins de Pantin avaient laissé échapper dans les airs, il y a des dizaines et des dizaines d'années, ou peut-être davantage, des brassées de la fleur de farine la plus enivrante et que, y ayant goûté sans le savoir, ces malheureux avaient voulu vivre seulement, uniquement, dans la pensée de cette délicatesse. Et cette fleur de farine qu'ils avaient humée un instant, par hasard, ils ne pouvaient rien en retrouver, leur errance les privait de toute conscience, leur errance sur les bords du canal les précipitait un jour ou l'autre dans l'eau fatale et, tout occupés

encore de leur quête, ils n'imaginaient même pas appeler à l'aide, ils n'avaient pas l'idée de tenter d'agripper les berges pour s'en sortir.

En même temps, la vieille dame souriait, elle savait que tout cela était pure folie, mais elle le disait, comme pour cacher une réalité déplaisante. Je lui posais des questions, je voulais savoir, j'aurais voulu connaître l'origine de cette légende. Elle ne craignait pas d'avouer que, à son âge, elle perdait un peu la mémoire, mais qu'elle avait tout raconté à une de ses nièces ou petites nièces, une jeune femme maintenant, et cette jeune femme avait aussi interrogé d'autres personnes, lointains parents ou amis ou ayant partagé des expériences similaires, on lui téléphone tout de suite, rendez-vous est pris, je devais l'attendre au coin de la rue Delizy et du quai de l'Aisne par où elle allait justement passer. J'y vais.

DEUXIÈME MOUVEMENT : LE CANAL

Le plus difficile, parfois, est de savoir avec qui on a rendez-vous, parce qu'il y a plusieurs rendez-vous possibles sur les mêmes lieux. Je m'étais résolument engagé rue Delizy puis, pris d'un soudain repentir, je voulais courir prendre la rue La Guimard après le canal, me retrouver immédiatement sur le Chemin Latéral, mais j'hésitais un peu, un pas en avant, un pas en arrière, je me retrouve rue Victor Hugo, derrière le château de Fernand Pouillon, je revois la mimique ironique d'une passante et ce n'est certainement pas elle que je dois rencontrer, puis me vient une pensée, un visage, apparu tout à l'heure, à la surface indécise d'une flaque, le visage de cette femme apparu en transparence, en filigrane de l'eau mouvante, je reconnais le portrait qui m'en avait été fait, elle devait m'attendre, je dois m'approcher du canal, elle m'attendait certainement, m'attend-elle encore ? Mes attermoissements n'ont rien arrangé, elle m'attend peut-être encore, j'ai hâte d'y être, il me faut aller vers le canal, c'est un appel dont il faut honorer la catégorique insistance, comme lorsqu'on voit les marches à gravir pour parvenir à la porte solennelle de l'église Saint-Germain, au bas de la grande façade : les colonnes, les piliers, le fronton, la masse de pierre portée en des hauteurs saisissantes, le ciel frémit d'être cisailé de cette manière, à la façon dont le canal cisaille la ville, coupe les rues et les gens, mais le canal n'a eu qu'à obéir : un géant inconnu lui avait montré du doigt le cheminement à suivre et l'eau n'aurait eu qu'à obéir, l'eau qui s'écoule si naturellement. Plaisanterie : mille spectres s'esclaffent, eux qui ont trimé, se sont écharpés, se sont jetés les plus ineffables injures, tant le canal était une entreprise qui divisait, qui écartelait, qui broyait : Chaptal et Bonaparte, Girard et Villiers, Gauthey et Besnard et Prony et Le Pere et Bruyère et d'autres noms qui sont devenus des spectres, il y a donc des jours où paraissent les spectres, où leurs paroles et leurs irréfutables témoignages sont audibles, mais ils pourraient aussi se moquer de nous, ils pourraient penser à autre chose ou régler des comptes, ou encore, nous aurions tellement soif d'entendre ce que nous ne pouvons pas entendre, ce serait, en terrain qu'on voudrait vierge, le plan d'une terrible bataille qui n'aurait jamais eu lieu ou qui se serait déroulée ailleurs, autrement, avec des belligérants différents. M'attendra-t-elle ? J'avais pensé faire un détour, pour un autre rendez, pour une autre obligation, il y a si longtemps que j'avais dans mes papiers cette adresse, fausse ou illusoire, il suffirait de dépasser le chemin latéral, de continuer par l'avenue du général Leclerc, ce n'est pas si loin, non, je n'irai pas, car elle m'attend certainement déjà.

TROISIÈME MOUVEMENT : LA BELLE CYCLISTE

Retour à la première étape : le lieu du rendez-vous. Le message que m'avait transmis la jeune femme par les bons soins de la vieille dame précisait bien qu'il s'agissait du rez-de-chaussée du numéro 21 de la rue Delizy, le café « Chez Agnès » mais en contrebas. J'y suis presque, il suffirait de monter l'escalier à partir du quai du canal, la même maison fait l'angle entre le quai de l'Aisne et la rue Delizy, la même maison qui a donc deux rez-de-chaussée, il faudrait en choisir un, lequel ? Le rez-de-chaussée du bas, bien à hauteur du quai, ou le rez-de-chaussée du haut, en contrebas de la rue haute ? Comment désigner le meilleur rez-de-chaussée ? Il y a un indice, une présence, un peintre des rues a vigoureusement raturé l'explosion de couleurs du mur pignon et a fait naître de son brouillage de lignes un visage féminin : sur le mur aveugle de cette maison d'angle, voici un visage souriant, si grand qu'il occupe toute la hauteur du mur, je reconnais le portrait qu'on m'avait fait de la jeune femme.

Ascenseur endormi, tristesse du diable : jusqu'à quel point connaître cette maison ? Quelques mains s'agitent, ouvrent ou ferment les portes, écartent les rideaux, fiction douceâtre, le visage reste sur le mur. Si on ne sait pas comment faire pour monter, prendre l'ascenseur, marcher à fleur d'eau, rencontrer les apparences perdues. J'aimerais savoir si j'étais vraiment attendu, puis le mur me tend les mains, les orbites, creuses tout à coup, du grand visage pourraient me conduire jusqu'en des profondeurs inespérées, faire un plongeon dans ses yeux et lui dire : « Vous êtes mon amie, en votre regard le reflet du canal, le canal enfin circonscrit, de l'eau qui ne s'écoule pas mais qui s'époumone en un tourbillon, une tour d'eau, une sorte d'aimant, vous allez tout me dire des noyés de l'Ourcq. » Préfiguration engageante tout de même.

Je marchais sans pouvoir imaginer ce qui pourrait arriver en ces lieux bientôt endormis, je ne savais rien des événements passés, je marchais comme de l'eau qui coule, qui ignore qu'elle coule, puis je l'aperçus tout à coup, agréable, peut-être un peu trop fardée aujourd'hui, mais c'était une exception sans doute, et son collant noir dont la matière synthétique, comme une peau au-dessus de sa peau, donnait un effet moiré presque impossible à soutenir, faisait écho aux scintillements si mobiles de l'eau, à la surface du canal bientôt nocturne, amateur de nuit, sous la surface visible de l'eau c'est la nuit, l'ombre de la nuit, enfermée, enragée d'être enfermée, une violence, une palpitation qui se communique au ciel, qui se communique à tout, je vois la belle cycliste, la belle cycliste trop fardée, atteinte par la palpitation de l'eau nocturne, l'eau nocturne cachée sous la surface de l'eau, elle était trop fardée, elle cachait la nuance réelle de sa peau, sa carnation réelle, femme dans la nuit noire, puis j'ai cru la reconnaître, son visage allongé qui donnait le sentiment que ses yeux étaient très haut perchés, que son sourire était très loin de son regard, qu'il y avait une très grande distance entre la perception première qu'elle pouvait avoir de ce qui l'entourait et le sentiment qu'elle allait en avoir. La belle cycliste au collant noir zigzaguait comme le feraient d'impalpables reflets à la surface de l'eau un instant effleurée par la lumière des phares d'une automobile sur le pont mais déjà si loin, tout est retombé dans la nuit après cet étincellement soudain auquel on ne sait même plus s'il faut croire.

Dans la nuit noire, elle avait dû éviter un enfant qui s'était jeté sous ses roues, une emardée sur la gauche, elle s'était encastrée dans la vitrine du café du « bord de l'eau », le fracas prévisible des vitres enfoncées qui, ensuite, devraient joncher le sol et qui l'auraient horriblement blessée, n'a pas eu lieu, elle a traversé la transparence

comme s'il n'y avait rien devant elle, il y avait aussi un mur, elle a disparu dans la maison et, entraînée par une force inconnue, peut-être due à l'effet de surprise, à la surprise intense qui brouille les mesures et les repères, elle s'est enfoncée dans les caves, elle a jailli dans les étages, elle s'est tellement élevée qu'elle est arrivée jusqu'au rez-de-chaussée sur la rue perpendiculaire au quai, elle sait donc tout, elle doit avoir peur, tellement peur qu'elle n'en démêle pas l'origine : l'enfant n'a pas été atteint, mais sa course sans frein aurait pu l'entraîner dans l'eau, ou bien, étourdi par ses émotions, il aurait pu se retrouver sans y songer en haut des escaliers et se précipiter sous une voiture, ou se heurter violemment à la balustrade, et la belle cycliste elle-même ne contrôle rien de sa trajectoire, elle que je ne connaissais que par oui-dire, voilà que, bien indirectement mais avec une force extrême, je m'attache à suivre son étonnante aventure dont elle-même, déçue de ne pas pouvoir me parler, me fait certainement la confiance.

Plongeon inversé, ce serait l'échelle céleste, vrombissement de la moto céleste, une sainte nuée une aurore en plein midi ou lorsque le soir s'annonce, le soir presque la nuit, les éclairs montent et descendent avec cet énorme craquement qui voudrait dire que c'est plus que du mouvement, que c'est un contact effrayant, la belle cycliste défait son bandeau, jette sa casquette ou l'envoie dans les airs pour la rejoindre plus tard, la casquette sera là et annoncera sa venue, virevolte bondit s'engouffre dans l'avenir merveilleux, une casquette bien accrochée à sa patère, solidement ancrée, vigoureusement plantée et prête à affronter les intempérances des mois, des années ou de l'instant à peine déclaré, la belle cycliste, soyeuse dans la nuit, charmeuse parmi les étoiles, séductrice en un mot, et qui se découvre en cette soirée l'aventurière inattendue des bords de l'Ourcq.

Elle tentait de revenir vers moi, sachant qu'en me parlant, elle apprendrait à domestiquer ces étranges racontars, fascinants, qui la fascinaient depuis qu'elle était petite fille, elle a eu l'occasion de me dire tout cela très précisément depuis, elle tentait de revenir à pas de loup c'est-à-dire à bicyclette vers le canal, de retrouver le quai et le canal. Le canal, table d'opération offerte à tellement d'expérimentations, s'y étendent les patients angoissés ou qui ne le sont pas encore, à l'allure de mannequins, gens élégants qui ne sont là que pour mettre en valeur la sublime fonctionnalité de la table d'opération. Puis, mise en vie par les soubresauts inquiets des patients ou par les petits mouvements expressifs des mannequins, la table devient une personne extrêmement préoccupée d'elle-même, le médecin la prépare, l'ordonne installe les patients, la table est si belle et si propre qu'elle ne fait qu'un avec ceux qui viennent s'y allonger, la table tressaille. S'y étendait ardemment le corps lumineux de l'eau, corps palpitant de l'eau lumineuse, la quasi horizontalité du canal en fait une table d'opération bien pratique, mais à laquelle le mouvement continu qui l'arrime avec délicatesse à on ne sait quel ordre général confère une dynamique particulière, un caractère comme d'un roman dont on ne peut suivre les péripéties que ligne après ligne, et donc selon une régularité contre laquelle on ne peut rien.

Un passant me demande, avec toute la politesse possible : « Voudriez-vous m'accompagner jusqu'au rez-de-chaussée ? » C'est un homme bien mis, il voudrait être accompagné jusqu'au rez-de-chaussée, mais lequel ? Impossible de l'accompagner, il va falloir reconstituer une architecture plausible puisque le réel se moque de nous, la maison se moque de nous, le grand visage peint sur la maison pourrait se mettre à rire cruellement, mais la belle cycliste essaie de montrer au passant la réalité des choses :

accès difficile, une porte qui se trouve en façade arrière du terrain, il faut absolument entrer par là, trouver une terrasse, des escaliers à descendre, on ne peut pas se croiser, il est difficile de s'en sortir.

QUATRIÈME MOUVEMENT : LA FEMME ET LE TOURBILLON

Un corps démembré reparaît parfois à la surface de l'eau, c'est l'horrible réalité ou peut-être une vision, peut-être la conséquence extrême de l'angoisse : l'eau ne dissimule pas les corps pour l'éternité, l'eau, cette eau si paisible, n'est pas seulement un miroir, la profondeur de l'eau est traversée par les remous de la vie qui se brise mais c'est encore la vie, j'ai vu ce corps et je ne sais s'il faudrait le reconnaître. Obsessionnelle promenade, obsédante obsessionnelle lorsque l'eau régurgitée depuis le canal, projetée sur les rives, régurgite en même temps un cadavre, lorsque l'eau tentaculaire envahit les rives. S'enfuir, marcher tout au long de vastes allées inconnues puis je me promenais jusqu'au canal, jusqu'à la rive et je ne voulais pas perdre de vue la belle cycliste, je me disais : « Je vais mettre mes pas dans ses pas », j'aurais pu en sourire, et submergé par la masse d'eau soudainement présente, je ne pouvais plus voir autre chose que l'eau, j'étais entraîné dans les grands fonds, dans les sombres fosses océaniques, englouti aspiré happé désemparé, j'avais perdu le sens de l'horizontalité, les eaux s'élevaient en un tourbillon dont la verticalité s'amusait à chatouiller les tours humaines les plus élevées, c'est la haute mer, mais non, ce n'est pas moi qui suis entraîné, je ne fais que suivre la belle cycliste, Il faut prendre une résolution, le geste magique, la décision d'aller voir ailleurs, je coulerais des jours heureux à déambuler le long du canal, les enfants rient, les vrais cyclistes passent, d'autres, tout occupés de leurs affaires, ne me voient même pas, un homme en gris, un élégant en noir, un curieux très affairé, une femme aux vêtements bariolés, une autre, très austère mais avec un regard constamment en mouvement, un cycliste distingué, une vieille dame très coquette, un employé de banque parlant banque à d'autres employés de banque, un groupe d'enfants, un essaim de collégiennes lycéennes étudiantes peut-être, plusieurs adeptes du jogging, un homme à barbe blanche, un autre au visage rouge, des couples attendrissants ou non, des téléphones portables en action, beaucoup d'inconnus, ceux que je saurais reconnaître et ceux que je ne reconnaîtrais pas, tellement de passants, le monde extérieur mais qu'on sent tout proche, je longeais l'eau tranquille, mais, ce qui est vrai, c'est la brutalité de ce déluge, de ce tourbillon qui m'a fait perdre tous mes repères, qui m'a affronté à un corps bien vivant reparu à la surface de l'eau, une femme, la belle cycliste.

La femme et le tourbillon, c'est la haute mer, et je la vois, elle, tout en haut du tourbillon, elle descend de bicyclette, je la vois vivante, elle délace ses bottines et me les jette, ses chevilles et ses pieds, si délicatement enserrés dans le mouvement de l'eau qu'on ne les en distingue plus, ses chevilles et ses pieds clapotent, rythmiquement, avec constance, avec la hardiesse des renaissantes amours, je voudrais tendre ma main, les effleurer d'abord puis les saisir, les emporter dans une très longue caresse, je dois me contraindre de donner corps à ces fantasmes pour être à la hauteur de la situation, je suis tout en bas, elle est tout en haut mais je ne parviens pas à me faire idée de la distance qui nous sépare, elle me sourit puis je vois ses lèvres remuer : comment peut-elle imaginer que je puisse l'entendre ? Et comment ai-je la folie d'imaginer que je pourrais voir son sourire et ses lèvres ? Le tourbillon est immense et la vérité doit être

que nous nous sommes nécessairement perdus de vue. Elle est vivante, nous marcherions tout au long de vastes allées inconnues.

CINQUIÈME MOUVEMENT : LE CHAT ET LE GÉANT

Pourquoi la belle cycliste refusait-elle d'être là où elle était ? Pourquoi refusait-elle de prendre ses quartiers sur le bord du canal ? Elle me fait comprendre qu'elle n'y est pour rien. Elle me dit : « Je vais vous raconter l'histoire d'un gentil géant. Qu'on se mette dans la peau de ce géant qui aurait envie de s'amuser au bord du canal, de gambader, de se sentir libre, de courir, de sauter, de danser, il faut enjamber, faire le grand écart, éclater de rire. Mais au-dessus du canal, il y a de gros ponts avec leurs voitures et leurs énormes camions, leur bruit et avec des gens qui ont presque peur, les ponts doivent être très sérieux, très sérieusement engagés de chaque côté du canal, et comme le niveau d'eau est à fleur de rive, les gros ponts doivent s'élever largement au-dessus de l'eau du canal et du sol environnant, il faut une route solide, bien ancrée dans le paysage, pour porter les voitures et les camions, et tout cela fabrique une butte artificielle, une véritable petite colline, c'est bien trop sérieux et le géant se sent prisonnier, incapable de se saisir du pont, de le déplacer, de créer une autre configuration et une autre et une autre encore. Mais le gentil géant s'avise qu'il y aussi les passerelles, fines et légères, des passerelles dont on dirait qu'elles ont des ailes, qui ne sont destinés qu'aux piétons, des petites silhouettes glissantes, entreprenantes, joyeuses, et qui, d'un coup, dévalent un simple escalier pour se retrouver de l'autre côté. Qu'on imagine le bonheur du géant qui peut pousser comme il veut cette espèce de fil de fer, le déplacer, ou même, pour jouer un tour aux piétons éberlués, ne le disposer que sur une rive, lui enlever toute autre fonction que celle du plaisir de monter et de descendre. » Je comprends que celle qui me parle est la cycliste de l'Ourcq, une femme libre, qu'elle ne peut supporter d'être cantonnée à une seule rive, la cycliste ne pense qu'au moyen d'aller en face dès qu'elle est d'un côté, elle aime penser la possibilité d'exercer son droit aux zigzags. Mais elle est lucide, elle est consciente des dangers auxquels elle est affrontée, c'est pourquoi elle hésitait entre pont et passerelle, le pont est lourd mais très emprunté, la passerelle s'envole allègrement, mais elle craint d'y être affrontée à une périlleuse solitude. Quels sont ces dangers qui la guettent ? En quoi le rendez-vous qu'elle m'avait fixé était-il lié à ces dangers ?

Puis un gracieux animal de compagnie s'embarque sur une mince péniche à sa taille, encore plus petite que les fameuses flûtes d'Ourcq spécialement prévues pour ce canal, la mince péniche glisse paisiblement au fil de l'eau, lorsqu'une main de fer, ou des griffes ou une gueule inassouvie défonce la coque, le saisit, l'entraîne vers des mondes cachés, la terre et l'eau ont conclu un accord, l'animal remontera à la surface par la terre, projectile d'une force étonnante, depuis la cave, par les murs, à travers les planchers, puis sagement installé dans un ascenseur inattendu, pour enfin savoir ce qu'il en est de la réalité des différents niveaux de la maison, l'animal, câlinement installé dans les bras de la belle cycliste, au cœur de la tendresse intime de la désormais douce maison, a le loisir de tout mesurer, les longueurs, les hauteurs et ce qui s'en suit. M'avait totalement échappé que la belle cycliste n'était pas seule, petite procession lorsque je me joins à eux. Mais des dangers sont là, qui nous guettent, c'était un rendez-vous à haut risque.

Sommes-nous dans les profondeurs du canal ou dans les caves de la maison ? Il semble que les deux communiquent et communiquent avec le monde entier, ce doit être tellement vrai, tellement immensément ouvert que je ne reconnais plus rien, je voudrais les questionner, mais le bonheur général me demande de me taire.

SIXIÈME MOUVEMENT : LA MORT D'UN OUVRIER

La promenade, les pas, le rythme, s'appliquer à ne pas revenir sur ses pas, aller sereinement vers le Chemin Latéral, vers la chance d'un horizon, il y aura des trains et du mouvement, on partira vers la mer, on ira au-delà de la mer et, si on le désire, on reviendra, chacun aura sa carte de voyageur libre, puis, surgissant d'on ne sait où, une belle, un vélo à la main, passante qui n'aurait plus l'allure d'un vivant, qui serait plutôt un corps endormi, qui marcherait sans raison visible, qui peu à peu disparaîtrait dans une matière à consistance de neige poudreuse mais lourde et sombre, l'appel des profondeurs aquatiques mais le canal n'est plus là, la passante dérape, car la cycliste de Pantin s'était remise en selle, dérape sur un vieux rail, il ne fallait pas couper sur la rue inconsidérément, mais non, ce sont les rails qui ont traversé la rue comme un gros pigeon qui s'ennuierait de la vie, la rue avait été faite pour les rails et voilà qu'aujourd'hui ils s'y sentent de trop, ils se sentent lourds, lourds comme un sol qui voudrait s'enfoncer, descendre, partir par le bas, les rails tournent toutes leurs pensées vers le bas, ils ne vont plus nulle part, s'arrêtent, sont coupés, bloqués, commencent à s'enfoncer, s'enlissent s'enfoncent s'embourbent, rails dans les pavés, le béton, le bitume, s'emmêlent. La ligne des rails n'a pas d'autre destination que le sous-sol, la belle cycliste, détournée de son chemin a mis ses roues dans le creux des rails et les suit dans leur enfoncement, elle pense à la violence des déraillements possibles, les marchandises qui s'écroulent, qui écrasent peut-être un ouvrier, le train de marchandises en flammes, l'ouvrier, une torche affreusement palpitante, va s'écrouler un peu plus loin, personne pour lui porter secours, les rues sont désertes, les trains n'y sont plus, les rails sont sans usage, la violence de la situation a projeté les lieux plusieurs dizaines d'années plus tard, l'ouvrier en flammes est un souvenir presque effacé, j'aimerais aider la belle cycliste à redessiner au sol la silhouette du corps comme lorsque l'enquête avait été engagée, nous voilà occupés tous deux à préparer la reconstitution, des badauds nous questionnent déjà, la belle cycliste, sentencieuse, leur dit : « Mesdames, Messieurs, le rideau rouge ne va pas se lever sur la scène horrible de la mort d'un homme, une reconstitution n'est pas une mise en scène de théâtre. C'est un acte d'instruction couvert par le secret judiciaire. »

J'en venais à me demander si ces mots de la belle cycliste ne m'étaient pas adressés en même temps qu'aux badauds, j'hésitais à continuer de la suivre, mais nous étions dans une situation des plus angoissantes, à penser à ce qui se passe en surface en le voyant à travers l'opacité de la terre, à nous sentir constamment en passe de descendre de plus en plus, et doutant de la possibilité d'une telle position, dans un tel doute, le canal devenu souterrain, brillant comme des rails sous la pluie, ce sont les rails qui, éclaboussés d'eau, sous des tournoyantes giclées de pluie, lancent des éclats de lumière, éclats changeants, lumière d'or ou d'argent, et jouent à se faire le miroir de l'eau mouvante du canal.

Puis ce fut la grande voie ferrée, avec son imposant mur de soutènement, une vraie forteresse, nous prenions l'habitude des grands longs murs de pierre. Elle et moi

jetions des pierres, les plus arrondies que nous trouvions, c'était une sorte de pétanque mais les pierres étaient très lourdes, pierres du mur lui-même ou de ses fondations ? Il nous aurait fallu questionner un témoin impartial, nous n'en trouvions pas.

SEPTIÈME MOUVEMENT : LE CIMETIÈRE PARISIEN DE PANTIN

Il y a de grandes allées, bien dessinées, se coupant parfaitement à angle droit, ordonnant un monde apaisé, on voudrait en faire des tableaux, en rendre la perfection géométrique, et puis s'étonner que, après avoir cru réaliser plusieurs tableaux, on doive admettre qu'ils forment à eux tous une continuité sans faille, un seul grand tableau capable d'absorber à son tour le tableau qu'on ferait ensuite.

Nous nommions les allées :

Avenue des Acacias de Besson – avenue des Platanes d'Occident – avenue des Frênes – avenue des Érables noirs – avenue des Frênes Monophyles – avenue des Chênes Rouges – avenue des Sycomores – avenue des Charmes Pyramidaux – avenue des Hêtres – avenue des Marronniers à Fleurs Doubles – avenue des Érables Pourpres – avenue des Négondos – avenue des Acacias Communs – avenue des Érables planes – avenue des Platanes – avenue des Mûriers Blancs – avenue des Tilleuls de Hollande – avenue des Marronniers d'Inde – avenue des Sophoras – avenue des Érables – avenue des Platanes d'Orient – avenue des Merisiers – avenue des Noyers d'Amérique – avenue des Vernis – avenue des Noisetiers de Byzance – avenue des Peupliers Argentés – avenue des Marronniers Rouges : vingt-sept avenues pour résumer le monde.

Je savais mais je ne voyais pas vraiment, nous voguions en profondeur et ces allées, nous en sentions l'existence, nous en parcourions les longueurs mais depuis le dessous. La terre, le bitume ou les pavés nous séparaient du monde vu d'en haut, pour nous le monde avait une consistance, une matière, un monde de terre qui nous entourait de sa présence, de son corps qui semblait parler sans intermédiaire à notre propre corps.

Nous marchions tout au long des vastes allées, et, pour passer de l'une à l'autre, nous avions, changeant brusquement de direction, suivi les angles droits de leurs croisements, mais nous pouvions le prévoir, je me disais que, une fois cent mètres effectués dans un sens, la meilleure des choses serait d'aller voir autrement, je ne regardais pas les tombes, je regardais leur alignement, j'avais accepté de me laisser un temps de loisir, je regardais leur alignement, nous nous promenions dans le cimetière parisien de Pantin.

J'avais enfin compris que la belle cycliste et son gracieux animal m'avaient conduit sur les lieux de mon autre rendez-vous, oui j'avais deux rendez-vous au même moment, j'avais hésité, j'avais été partagé, j'avais failli tout manquer. L'adresse était dans ma poche, je la trouverais bien assez tôt, je voulais même l'oublier, je voulais être surpris. On m'avait dit que la dernière adresse de cette personne était perdue, que celle que j'avais ne me mènerait peut-être nulle part.

Est perdue la dernière adresse de la vieille dame dont on pourrait aussi bien dire désormais qu'elle est une éternelle jeune fille, elle qui a vu passer l'amour tout près d'elle et qui a dû l'abandonner : son amoureux est mort, elle a eu toute sa vie pour le

pleurer, et son corps solitaire jusque dans la tombe est enfermé quelque part, dans l'une de ses allées, son corps solitaire, oublié, je vois un corps dont les os se mettent à grincer, je le vois qui pousse toutes les portes, qui dévale les escaliers, qui bouscule le médecin légiste, débouche dans la rue, occupe la largeur entière de la rue, empêchant quiconque de passer, puis renversant ce qui se trouve sur son chemin, élargissant les rues, prenant de plus en plus d'espace, aplanissant les immeubles, débordant sur les rues adjacentes, s'établissant dans toute la ville, il n'y a plus de ville, il y a le corps de la morte.

La belle cycliste voudrait m'entraîner loin de cette triste histoire, nous sommes des promeneurs d'en dessous, nous n'avons rien à craindre de ce qui arrive en surface, il y a les allées du dessous, les promeneurs depuis le dessous, il y a des maisons particulières qui bordent les allées, des villas, des pavillons, pavillons de banlieue, portes bien fermées c'est une ville très fermée, faut-il en être surpris ? La ville d'en haut, est-ce bien le cimetière parisien de Pantin ? Ou une apparence de cimetière qui ne fonctionnerait pas, un cimetière modifié ou avec quelques ajouts parce qu'on ne peut pas penser que le monde est semblable à lui-même lorsqu'on doit le voir depuis le dessous, à travers la terre, le pavé, le bitume.

Je pourrais défroisser l'article de journal, le sortir de ma poche, j'avais dans ma poche une fausse adresse et cet article qui pourrait s'enfoncer dans le sol et nous rejoindre, la logique serait sauve. Lorsque je croyais avoir un peu de temps avant mon rendez-vous du canal, je voulais vérifier que tout était en ordre au cimetière, je ne savais pas que mon adresse était fautive, et puis il y aurait bien quelqu'un pour me renseigner.

L'article :

« 26 NOVEMBRE 2012 : INTERPELLATION DE DEUX MALFAITEURS À PANTIN. C'est au cours d'une ronde de nuit qu'un groupe de policiers de Pantin avaient été intrigués, vers les deux heures du matin, par la présence de deux personnages louches le long du grand mur du cimetière parisien. Une fouille de routine a permis de retrouver sur eux une dizaine de dents en or. Ils profanaient des tombes pour arracher aux cadavres leur butin, et s'étaient plus spécialement attaqués à deux tombes du carré juif. L'un des deux hommes a expliqué aux policiers qu'il était fossoyeur. Le maire de Paris a condamné cet acte qu'il a qualifié de « lamentable et abject » et a précisé que « la remise en état des tombes concernées (serait) prise en charge par la Collectivité parisienne ». Un internaute a cru bon de déclarer que « cet acte avait sûrement un lien avec le conflit israélo-palestinien ». Tout esprit sensé se doit d'éviter les amalgames provocateurs et de reconnaître la réalité simplement sordide de ce délit. Sachant qu'une dent en or pèse environ 4 grammes et que le cours du gramme d'or est actuellement de quarante-trois euros, chacun peut comprendre l'intérêt des malfaiteurs. »

Fin de l'article.

J'aurais abandonné mon rendez-vous du canal pour savoir ce qu'il en était ici, quelques feuilles mortes pour dire la saison des pluies, pour dire la force de l'eau, parmi les feuilles mortes un papier à peine froissé, plus clair que les feuilles, un message puisque j'y vois une inscription encore lisible, je me penche, je ramasse le papier, je vais le tendre à la belle cycliste, elle me dit : « Vous allez connaître mon nom », je lui tends le papier, elle me le rend, je lis et je lui dis : « Je connaîtrai votre surnom, vous êtes la cycliste de l'Ourcq, on m'avait parlé de vous l'an passé déjà, peut-être nous étions-nous

croisés sans le savoir, je vous connaissais sous un autre surnom, je vous appelais la belle cycliste en noir, je vous appelais aussi la femme de Pantin, peut-être devrais-je moi aussi changer de nom, nous unirons nos noms nouveaux et nous marcherons dans les vastes allées, sous les grands arbres régulièrement plantés ». La belle cycliste est souriante, radieuse et souriante me fait signe et m'entraîne dans les vastes allées, c'est alors que la pluie vient s'écraser au sol avec une vigueur étonnante, avec une force qui serait capable de nous enfoncer dans le sol, de nous unir là en nous y faisant disparaître si nous n'étions pas déjà dans les dessous, l'énoncé de son nom a provoqué le déluge. Et dans la spirale du tourbillon, je vois une lueur brillante, mouvante, tantôt indécise tantôt étincelante, filigrane précieux, broderie palpitante, comme si le regard de la belle cycliste se glissait jusqu'à moi, pas vraiment son regard mais l'éclat de son regard qui se serait détaché de son regard, broderie à laquelle j'entrelacerais les lueurs du soir, lueurs que je ferais glisser entre mes doigts comme un ver luisant, la belle cycliste a laissé glisser jusqu'à moi sa petite médaille en or que je recueille, j'y lis son nom, peut-être dans un autre alphabet.

Il faudrait retrouver les noyés de l'Ourcq, les noyés dont c'était le destin individuel, les noyés emportés dans une tourmente collective, ceux qui seraient venus de très loin, ceux qui seraient allés directement du canal à la tombe, à la tombe où à l'errance, ils chercheraient à entrer dans une de ces maisons fermées, les morts officiels ne semblaient pas très hospitaliers, chacun chez soi, peut-être tellement occupés à se repaître de ses plaques funéraires, inscriptions, images et autres ornements, à les comparer à ceux des proches. La tombe de la vieille dame est là, bien tranquille, un peu d'herbe à la jointure des dalles, nous pouvons nous promener tranquillement. Aux vingt-sept avenues du cimetière parisien il convient d'en ajouter six et ce sera la totalité.

HUITIÈME MOUVEMENT : JEANNE D'ARC

Nous quitions le cimetière de Pantin et, après quelques détours, arriverions en vue du canal, le canal presque au ras de la rue. La belle cycliste de retour sous le ciel, à l'endroit indiqué, et tout de suite, pour pouvoir en parler avec elle, je lui raconterais l'apparition souterraine et céleste comme je l'avais vue, les aventures que nous venions de vivre comme je les avais vécues, elle me dirait : « Voulez-vous que nous continuions notre promenade ? » Un homme en gris nous apostropherait : « Sous les eaux, sous la terre, fluidité, continuité ou parfois des à-coups, savez-vous que nous sommes un certain nombre à penser à une généralisation du canal à Pantin ? Le canal proliférant, tentaculaire, les mains crochues du canal, toutes les rues de Pantin seraient des canaux qui, refusant de s'arrêter aux limites de la ville, prendraient position en amont et en aval, occuperaient Paris et ne s'y arrêteraient pas, les noyés de l'Ourcq seraient légion, seraient cause nationale, votre enquête deviendrait cause nationale. »

Quel tableau ! Un corps lumineux tout au long d'une large bande sombre qui l'encadre, l'eau palpitante, le corps lumineux du canal mêlé à tous les corps de tous les noyés, corps en expansion constante, un corps d'armée en mouvement, les noyés font de plus en plus d'émules les noyés recrutent, ils prennent l'aspect du citoyen habituel, mais la ville de Pantin ne se substituera pas à la responsabilité nationale : si elle était seule à accepter cette situation nouvelle, à créer un nouveau service, à procurer des logements décents aux noyés, à leur reconnaître les droits attachés au statut de tout administré, en un mot à leur apporter l'amour municipal, c'est le monde entier qu'elle finirait par

devoir prendre en charge. L'homme en gris a refusé de discuter et s'est déjà fondu dans l'ombre quasi aqueuse qui nous a brutalement cernés.

Sourire de la belle cycliste à l'évocation de cet avenir : « Je serais donc Jeanne d'Arc ! N'y pensons plus. Croyez-moi, j'ai de bonnes raisons de croire que l'homme qui nous a apostrophés n'a pas les mains si pures et que sa prophétie vise certainement à le disculper d'une responsabilité qu'il ne veut pas assumer. Peut-être aurons-nous l'occasion de le confondre.» La belle cycliste souriait, se doutant bien que cette simplification outrancière, strictement à usage d'apaisement, plus que lénifiante, douceâtre même, romanesque comme une aventure qui conduirait à démasquer le seul et authentique coupable, ne visait qu'à donner assez de force pour accepter une attente qui promettait d'être fort longue.

Prolonger la promenade, réfléchir encore à l'enquête, laisser les images affleurer à la surface du canal, s'avancer jusqu'au bord, plonger ses mains dans l'eau glacée, et le canal déglutit son eau noire, puis des mouettes, à vrai dire ayant soudainement changé d'allure, mouettes lorsque leur est venu un bec, comme une tasse ébréchée.